

# I

## Le camp de Suippes

Clément s'en revenait d'un long périple d'errance. Après huit années passées en transhumance, le voyageur avait aujourd'hui épuisé une à une toutes les envies qui l'avaient projeté d'étape en étape, d'un bout du pays à l'autre sur son chemin de découverte. Aller plus loin, toujours plus loin, aller ailleurs, c'était ça la liberté qu'il avait choisie. Comme si au-delà de l'horizon, il arriverait quelque part. Sans comprendre que l'horizon, au fur et à mesure que l'on avance, s'éloigne en gardant ses distances. C'est un leurre, comme un rêve impossible, comme une chimère de légende. Il aurait pu continuer à aller encore, sans s'apercevoir qu'il tournait en rond. Que rien ne ressemble plus à une route, qu'une autre route.

Quelquefois il se demandait en chemin, en un moment de fatigue : pourquoi continuer, jusqu'à où aller ? Et s'il se décidait tout à coup de faire demi-tour ? A ce moment-là l'envie le prenait de s'arrêter définitivement et il s'installait pour durer quelque temps, essayant de construire quelque chose. Souvent, c'était une femme qui stoppait sa marche en avant et il se prenait à rêver de famille. Mais au bout de quelques semaines, de quelques mois, parfois davantage, l'envie de repartir l'envahissait de nouveau et il reprenait son errance sans se retourner, sans voir les larmes qu'il laissait derrière lui.

Durant quelques jours il se reprochait son insouciance,

sentant son esprit envahi de mauvaise conscience. Il regrettait sincèrement le mal qu'il venait de faire et son cœur clamait ses remords. Mais l'envie de découvrir l'inconnu le reprenait et il oubliait ce qu'il venait de vivre, le bonheur et la joie dont il s'était abreuvé, ses amis, la femme qu'il abandonnait, pour ne plus penser qu'à ce qu'il allait trouver sur son chemin le lendemain.

Pour voyager, il avait utilisé tous les moyens de locomotion, depuis le vélo de randonnée avec lequel il s'était un jour mis en route, puis la voiture, le chemin de fer, le bateau. Et pour finir, sur le retour, la marche à pied. Ceci depuis le jour où il décida enfin de revenir à son point de départ : la maison familiale.

Ce fut un événement imprévu, un coup du destin lui tombant dessus brutalement, qui lui donna soudain le découragement de continuer, sans prévenir. Une impérieuse envie le saisit, de savoir ce qu'étaient devenus son quartier, ses parents, sa maison, ses amis. Avait-il tant changé que ça pour que peut-être, personne ne le reconnaisse ? Il ressentit ce besoin de réponse comme une angoisse coupable, comme un penchant inavouable. Personne ne pourrait le dissuader de faire ce voyage de retour. Après ce pèlerinage, il verrait bien ce que serait son avenir.

Une idée fit son chemin dans le cerveau de Clément. Il voulait arriver chez lui à pied, comme une punition, comme un chemin de croix. Comme Ulysse de la légende revenant dans sa maison retrouver les siens après tant d'années de voyage. Il mettrait le temps qu'il faudrait, au risque d'y perdre la santé. Et puis il se dit que les années de son adolescence ne tournaient que dans un diamètre de cinquante kilomètres autour de sa maison et que, c'était ces kilomètres-là qui avaient de l'importance. Le train le déposerait à Moret sur Loing et de là, par petites étapes, il traverserait la forêt de Fontainebleau et, depuis Melun, il descendrait le cours de la Seine jusqu'à Valenton.

Il se donnerait une semaine de marche à pied, sans porter de lourds bagages, en promenade. En s'arrêtant chaque fois que surgirait devant lui un souvenir, une anecdote jaillissant de sa mémoire et lui rappelant les bons moments de sa jeunesse.

Quelles leçons avait-il tiré de ce long voyage ? Simplement peut-être la satisfaction de l'avoir fait, avec au creux de l'estomac le sentiment du devoir accompli. Mais aussi dans le même temps, le regret de n'avoir pas beaucoup avancé. Qu'il le veuille ou non, il revenait à son point de départ, d'où il était parti. De toutes façons Clément savait bien qu'il n'est jamais possible de revenir en arrière. Le temps qui passe inexorablement ne laisse que des souvenirs bons ou mauvais. Et Clément venait enfin de comprendre cette évidence.

Cette envie de partir à l'aventure, il la tournait dans sa tête depuis déjà un certain temps. Depuis que plus rien ne l'intéressait, pas même les courses en vélo et la joyeuse ambiance qui suivait les retours. Toute son adolescence avait été gommée durant son temps de service militaire, passé loin dans l'Est et où il découvrit la beauté des monuments qu'il visitait et les témoignages du temps passé. Dans l'usine où il faisait toujours les mêmes gestes, il se confrontait à une hiérarchie devenue sournoise et ne pensant qu'à plaire à l'échelon supérieur. Clément les soupçonnait d'avoir la crainte de perdre leur place et de se trahir tous, entre eux. Alors que lui pourrait faire le même travail ailleurs, dans n'importe quelle autre entreprise. Et puis en quelques années, l'ambiance avait bien changé.

Il traînait cette insatisfaction sans trouver de remède. Un départ pour ailleurs devenait la seule issue pour changer de vie, pour échapper à cette médiocrité.

\* \* \*

Clément naquit et vécut toute son enfance dans un village de la banlieue parisienne, Valenton, devenu peu à peu une ville, par son urbanisation. Restaient encore visibles çà et là les traces des bombardements de la dernière guerre. La ville souffrit beaucoup car le centre de triage SNCF de Villeneuve n'était qu'à quelques kilomètres. Le quartier ouvrier où habitait Clément fut presque entièrement rasé et reconstruit dès la paix revenue. Il restait encore à cette époque dans les quartiers périphériques de Valenton des zones de champs non construites, témoignant du passé rural du village.

Quand ils décidèrent de construire à cet endroit, les parents de Clément choisirent un modèle standard de pavillon. Toutefois le père obtint de surélever les fondations et de faire dessous un sous-sol. Cela lui permit de s'y installer un atelier de bricolage et si un jour il achetait une voiture... Au moins elle dormirait à l'abri.

Dans cet atelier Clément apprit les rudiments du métier de serrurier avec son père. Le travail du fer à chaud à l'aide d'une petite forge portable, abandonnée et récupérée sur un chantier. Il participa à la construction du portail du jardin en fer forgé. Les volutes formées à chaud sur l'enclume, l'assemblage à la soudure à l'arc. Ce travail lui plut beaucoup et orienta plus tard son métier. Le pavillon familial occupait l'angle de la rue et les parents de Clément vinrent s'installer là juste après la guerre, profitant du boum de l'époque pour construire.

Comme tous les banlieusards ils allaient chaque jour travailler à Paris, laissant l'enfant à la garde de sa grand-mère. Mais pour ce petit banlieusard, l'envie de découvrir le monde était plus importante que les interdictions maternelles. Avec les copains du quartier, il partait souvent jusqu'aux fouilles et anciennes gravières abandonnées, qui recelaient beaucoup d'agréables mystères à découvrir.

A l'étage du pavillon il y avait trois chambres et une salle à manger, ce qui était suffisant pour la petite famille. Quand la

grand-mère partit dormir au cimetière de Valenton, Clément en éprouva un réel chagrin et la mamie lui manqua durant des années. Pour le père de Clément ce pavillon était sa vie, il y consacrait tout son temps et ses loisirs. Le jardin fournissait à la famille des légumes frais et chaque année voyait le père agrémenter un peu plus l'environnement de la maison.

Comme dans toutes les banlieues, une bande de jeunes se forma dans le quartier, partageant les jeux et les espoirs. Quand il eut 10 ans et pour avoir la paix et la tranquillité, la mère de Clément l'envoya au patronage chez les curés. Cette occupation fut la bienvenue pour des parents obligés de travailler, car les temps étaient durs. Et puis au patronage il y avait un goûter gratuit et les enfants qui y allaient avaient une chance d'apprendre des choses, au lieu de faire des bêtises. Autant le père de Clément était brave et faible avec son fils, autant sa mère était sévère et rigide. Son caractère aigri la portait à critiquer tout, à trouver à redire en permanence. Peut-être son travail de chef de rayon dans un grand magasin y était pour quelque chose... Probablement que si elle avait eu d'autres enfants, son caractère aurait été différent. Clément souffrit beaucoup de ce désamour maternel. La froideur de sa mère à son égard le renferma sur lui-même et même au milieu des autres, il restait un petit sauvageon solitaire.

Quand Clément réussit le certificat d'études, son père lui offrit une bicyclette équipée d'un dérailleur et d'un guidon de course. Clément découvrit à partir de ce jour le plaisir de la randonnée. Parmi les garçons du groupe il y avait un costaud, Jules, que tout le monde appelait Julot. Bientôt il y eut entre Julot et Clément la rivalité amicale du coup de pédale, qui fut à l'origine d'une amitié sincère et réciproque. Ce fut ainsi qu'ils poussèrent un jour la porte du club cycliste de Valenton.

Le gars qui s'occupait des juniors était un ancien champion qui avait même failli faire le Tour de France. La guerre

et la malchance en avaient décidé autrement, mais il gardait le feu sacré pour tout ce qui touchait la compétition. Il eut tôt fait d'embrigader nos deux amis qui firent aussitôt leur première compétition. Ils eurent bientôt droit chacun à un vélo de course tout neuf, prêté par le club. Clément découvrit peu à peu les dessous de la course cycliste : s'il fallait de bons mollets, il fallait aussi être plus malin que les autres.

\* \* \*

De tous ses souvenirs de jeunesse qui le hantaient encore, Clément, chaque fois qu'il repensait à cette période des courses cyclistes, il revoyait une longue ligne droite. Dans le feu de l'action ce jour-là, la rangée d'arbres bien alignés aux pieds desquels les spectateurs encourageaient les efforts des cyclistes, lui semblait avoir passé en un éclair. Longtemps les coureurs avaient longé le bord du fleuve et soudain, la route en un virage serré quitta les champs cultivés pour gravir la colline de Champrosay entre deux murs de pierre limitant des propriétés bourgeoises. Il savait par expérience que c'était à cet endroit, dans cette côte raide et casse-pattes, que la course se jouerait.

Ils étaient une quinzaine échappés depuis une bonne heure, depuis Ponthierry, d'un peloton semblant endormi, par ce bel après-midi de printemps. Quelques jours auparavant Clément et son ami inséparable Julot, avaient poussé un entraînement jusque-là non sans arrière-pensée. Cette course, Julot voulait la gagner et Clément lui avait promis de l'aider. Ils s'étaient sortis au bon moment du peloton, mais quelques autres, méfiants, sautèrent aussitôt dans leur roue. Et maintenant c'était une guerre d'usure qui venait de commencer. Chacun leur tour ils faisaient des démarrages aussitôt contrés par les adversaires. Trois surtout qui semblaient les plus dangereux pour leur pointe de vitesse

à l'arrivée. S'ils étaient encore là pour le sprint final, sûrement que Julot pourrait dire adieu à la coupe... Et à la prime.

Les vingt derniers kilomètres, Clément les avait bien dans la tête. Il savait le moment où il faudrait donner le coup de rein qui ferait prendre quelques dizaines de mètres sur les autres, à condition de les épuiser avant. Il restait encore trois kilomètres avant la descente, quand Julot s'exclama dans un souffle :

« Merde, j'ai crevé ! »

Clément se retrouva seul en tête des échappés et le groupe se mit aussitôt à flotter. Un dernier virage et la descente apparut aux coureurs. Une longue ligne droite bordée à droite par la forêt domaniale et à gauche par un quartier pavillonnaire naissant, avec des maisons déjà habitées, d'autres en cours de construction et des zones de garenne. Le tout encombré de matériel de chantier. Cet endroit était le quartier périphérique d'une ville de banlieue et s'appelait Mainville. Beaucoup de participants dans le peloton connaissaient cette côte de Mainville ayant la particularité de descendre pour une moitié et de remonter pour l'autre. Sur le bord de cette route, il n'y avait personne pour regarder passer les coureurs. Tout en bas il fallait tourner à gauche et dans le carrefour, le service d'ordre était réduit à un homme muni d'un drapeau, chargé de stopper la circulation venant dans l'autre sens, pendant le passage des coureurs.

Les idées se bousculèrent dans la tête de Clément tandis qu'il continuait à mener le groupe. Bon, Julot avait changé de boyau et déjà il devait les avoir en point de mire. Au prix d'un effort violent il allait sûrement revenir dans le groupe, mais il aurait laissé quelques forces vives dans cette poursuite. Clément regarda le virage maintenant tout proche. Au-delà, la route remontait en face. Et s'il tentait un coup de poker, ce n'était pas le papy au drapeau qui pourrait l'empêcher de passer...

Un petit coup de poignet au dérailleur et sur la grande mécanique il fit un beau démarrage. Aussitôt tous les autres réagirent et plongèrent le nez dans le guidon. Avec la descente les compteurs dépassèrent le 70. L'homme au drapeau comprit bientôt qu'à cette vitesse, ils ne pourraient pas prendre le virage et à la manière d'un toréador, esquiva la charge. Et le groupe attaqua la montée en face, comme un seul homme.

Il fallut une bonne minute pour que le premier du groupe se rende compte de cette erreur de parcours. Le temps de freiner et de s'arrêter en plein effort, il se passa encore une minute. Quand ils firent demi-tour, Julot lui, filait vers la victoire. Pendant ce temps tout en haut de la côte, le peloton arrivait déjà.

Ce fut pour Julot quinze minutes de bonheur parfait. Il traversa la ville sous les vivas. Le motard devant, ne comprit pas tout de suite ce qui s'était passé. Il crut à une chute collective dans le virage, dont seul Julot avait réchappé. La consigne pour lui était de précéder la course, sans se poser de question. Julot avait vu le groupe devant se fourvoyer et ne douta pas un seul instant du rôle de Clément dans cette entourloupe. Tout de même il était temps pour lui de voir arriver la dernière ligne droite, la rage d'avoir été trompés avait donné des ailes à ses poursuivants. Le sourire du vainqueur contrastait avec la mauvaise humeur de ceux qui se considéraient lésés par cette erreur, bien vite attribuée au pauvre papy au drapeau si inefficace.

Quand ils se retrouvèrent dans le minibus qui les avait amenés sur la ligne de départ, les yeux de Julot en disaient plus que tout le reste. Cette histoire sembla si invraisemblable aux autres participants du club, que personne ne voulut la croire. Julot et Clément gagnèrent cependant ce jour-là une réputation de filous qui ne devait pas les quitter de sitôt, d'autant qu'une autre affaire mit l'année suivante, de nouveau, le doute dans les esprits.